

Final.

La frayeur d'un commencement

Daniel Widmer

Pour Pareesa.

Tu viens de passer ton dernier examen. Longue épreuve, à laquelle il convient de mettre un point final. Mais qu'est-ce qui est fini? A entendre l'émouvant discours du Professeur, c'est plutôt d'un commencement dont il s'agit: «vous entrez dans le plus beau des métiers». La cérémonie de clôture prend de joyeuses allures de saturnales, comme le carnaval avant le carême. Mais pour l'instant il n'est pas temps de faire pénitence et c'est la joie des parents, des amis, des condisciples et des confrères. Les humeurs tristes sont rares en ces moments et je ne connais guère qu'un poète portugais mélancolique qui écrit dans son journal:

«Me voilà médecin. Conformément à la tradition, à l'instant où le maître de cérémonie a dit que oui, que les patrons me donnaient la permission d'administrer des clystères à l'humanité, des gens connus et inconnus m'ont 'plumé' de la tête aux pieds. Ils ne m'ont laissé que ma cape. Et c'est dans cet accoutrement que j'ai dû traverser la ville, confronté d'aussi près que possible à ma propre réa-

lité: un homme nu, enroulé dans trois mètres de ténèbres, et le corps traversé d'une frayeur profonde, dont nul ne sait ni d'où elle vient ni où elle va.» [1]

Le finaliste est-il donc effrayé sous son euphorie de surface? Je crois que nous l'avons tous été un peu dans ce moment unique.

Il y a 25 ans, je passais aussi par ce rite initiatique et, comme pour toi, la traversée de l'épreuve fut faite de hauts et de bas: tantôt la passion, tantôt le découragement. Jamais je n'y arriverai, me disais-je. Lors d'un de ces moments de surchauffe cérébrale, quand les synapses ne créent plus de nouveaux liens et que rien ne s'assimile, deux jours avant un examen, une camarade m'avait tendu un livre: «tiens, lis ça, cela te remettra ...» Il s'agissait de «Maigret et le clochard»[2]: le clochard est un ancien médecin alsacien, échoué sous les ponts de Paris, après des déboires au Gabon où ses idéaux ont été écorchés. Bravant Maigret et la justice, il refuse de dénoncer l'homme qui l'a agressé, sous prétexte qu'il ne faut pas juger. Peut-on être plus seul qu'un clochard? Gardant de surcroît un secret, au prix même de sa propre santé, voire de sa vie! Médecin parfait, même pour qui lui veut du mal. Cette histoire mettait en scène ma propre inquiétude et mes pensées n'étaient pas beaucoup plus gaies que celles du poète portugais. Il n'y avait pas de quoi se remettre avec une telle histoire: devenir médecin était-ce une forme d'exclusion?

Peu après mon diplôme, j'ai rêvé du docteur Schweitzer, qui, lui, a réalisé son idéal au Gabon. Je ne l'ai pas rencontré, mais je suis arrivé dans une ruelle sombre, une impasse, qui portait son nom. Drôle de songe ... Schweitzer est devenu médecin parce qu'il ne pensait pas pouvoir accepter son bonheur sans «donner quelque chose en échange». Chez lui la description du Final évoque la sortie d'un rêve: «En octobre 1911, je passai l'examen donnant droit au diplôme d'Etat. Lorsque, le 17 décembre, après la dernière épreuve passée devant le chirurgien Madelung, je sortis de l'hôpital dans l'obscurité du soir d'hiver, je ne pouvais croire que j'en avais fini avec le terrible effort des études médicales. Je m'assurais sans cesse que je ne rêvais pas, que j'étais bien éveillé.» [3] Mais ces yeux qui se sont ouverts sur le monde qu'ont-ils vus? La conclusion de notre docteur lorsqu'il atteint sa 56^e année ne saurait encourager le finaliste inquiet: «J'ai connu dans ma propre existence à certains moments tant de soucis, de détresse et de

Figure 1.
Nicolas de Larmessin,
Habit de médecin, 17^e siècle.



chagrin, qu'avec des nerfs moins solides, je me serais effondré. J'ai peine à porter la lourde charge de fatigue et de responsabilité qui, depuis des années, pèse sur moi sans répit. Je ne garde pas grand chose pour moi-même de mon existence ...» [3]. Sa consolation, c'est de «pouvoir être au service de la pitié» et de voir la réussite de son activité.

Le moment du Final est donc fait d'euphorie de surface et d'inquiétude sous-jacente.

Pour remercier notre cher professeur, après les épreuves, nous l'avions invité à un souper cuisiné par nos soins sur le gaz d'un réchaud; un examen supplémentaire que nous nous étions imposé: après le jugement professionnel, celui du fin gastronome! Notre euphorie nous faisait prendre des risques. En remerciement pour l'invitation, il nous a offert à tous un petit livre où il parlait de ses erreurs médicales, libelle [4] ainsi dédicacé: *«inévitavelmente on en fait, au moins qu'elles nous instruisent»*. C'était de quoi nous donner à nouveau le frisson: être médecin, c'était se retrouver seul devant ses propres insuffisances.

Le Final, la fin d'un rêve, les responsabilités écrasantes, les erreurs inévitables, la solitude, l'exclusion peut-être; payer son bonheur; peu de chose pour soi-même ... Il y a de tout cela dans la frayeur profonde dont parle Torga. Heureusement que la frayeur ne dure qu'un instant et que l'on peut apprendre à sortir de cette position misérable.

J'arrive à l'âge où je pourrais écrire des pages sombres comme le docteur de Lambarréné. Mais j'ai envie d'oublier de te parler de ce que j'aurais pu apporter aux autres et de te dire ce que ce métier m'a apporté à moi. Avant tout une meilleure connaissance des mouvements contradictoires qui nous animent. Il n'est pas facile de commencer ce métier avec l'idéal exigeant du docteur Schweitzer: le risque est grand de finir amer ou sous les ponts, dans une impasse. C'est comme si

le désir de toute puissance – celle du petit médecin alsacien qui veut faire comme Schweitzer, celle ensuite du clochard qui défie le commissaire – pouvait soudain s'inverser en une position masochiste, où l'on accepte en silence d'être agressé. Dialectique des extrêmes dont il me semble avoir déjà entendu parler dans quelque écrit psychanalytique. Le conseil de mon bon maître de savoir regarder ses erreurs en face n'a rien à voir avec la position masochiste, puisqu'il ne s'agit pas de se fustiger, de se pénaliser: il s'agit ici de s'instruire. La beauté de ce métier, c'est donc d'abord ce que l'on y apprend, sur soi, sur ses limites, sur les autres et sur la nature. Dire que l'on fait ce métier pour payer son bonheur, me déplaît souverainement. Il faut savoir maintenir intacte sa curiosité, pouvoir se laisser surprendre par la réalité, par les patients, remettre en question ses théories. Surtout il faut fuir la solitude auto-suffisante et rencontrer souvent ses confrères, d'aujourd'hui et d'hier. Hippocrate nous met en garde contre les tours d'ivoire de la théorie, ce qu'il appelle les hypothèses, et nous demande de revenir à ce qui est visible: *«il faut en effet viser à une mesure; or il n'y a pas de mesure – pas plus du reste qu'un nombre ni qu'un poids –, à quoi l'on puisse se référer pour connaître ce qui est exact, si ce n'est la sensation du corps.»* [5] Les grands principes, les grands idéaux, les grands merveilleuses théories ne doivent pas nous faire oublier la réalité du monde sensible.

Références

- 1 Torga M. En franchise intérieure. Pages de journal. 1933–1977. Paris: Aubier-Montaigne; 1982.
- 2 Simenon G. Tout Simenon. Vol. 11, Paris: Omnibus; 2003.
- 3 Schweitzer A. Ma vie et ma pensée. Paris: Albin Michel; 1960.
- 4 Jéquier-Doge E. Les erreurs de diagnostic en médecine interne. In: Erreurs de diagnostic, tirage à part de Praxis, nov. 1955.
- 5 Hippocrate. L'Ancienne Médecine. Paris: Belles Lettres; 1990.